

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
 SIX MOIS 1.00

Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
 TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs
 Six mois - - - - - 7 frs

Strictement payable d'avance.

L'HIVER

(AU "JOURNAL DE FRANÇOISE")

La lune luit dans le ciel pur,
 Lassé, la nature s'endort.
 Du firmament au bleu d'azur
 Emergent des étoiles d'or.

La neige sur le grand chemin,
 Etend son frais tapis d'hermine,
 L'air est doux, fluide et serein
 Ce soir, sur la grande colline.



(Gravure gracieusement offerte par la "Presse")

Et puis, tous les quatre s'en vont
 Par le sentier jusques au bois,
 Car là, bien sûr, ils trouveront
 Un doux calmant pour le grand froid.

.....

Ils s'en reviennent très heureux,
 Ils ont cueilli des bouts de pins,
 Leurs petits membres miséreux
 N'auront pas froid jusqu'à demain.

HENRI DES MAUGES.



...SOMMAIRE...

- C'est pour cela que je vous aime, (poésie)...
 Paul Miliane.
- La Lune, (poésie) Jean Rameau
- Un roman de Mme Bentzon Françoise
- Les revendications du féminisme Gallus
- A travers les livres
- Frontenac intime (suite), ... Ernest Myrand
- Le concert Marteau.
- Causerie médicale Dr A. G.
- Le récital Renaud..... .. Adèle Bibaud
- Le Coin de Fanchette Françoise
- Propos d'étiquette Lady Etiquette
- Pages des Enfants Tante Ninette
- Causerie Christine de Linden
- Le Mal du Pays (suite et fin), M. Aigueperse
- En glanant.
- Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.





VI. 25 ZÉSSILSHANIR MOIS POUR UNE PROPRIÉTÉ SUR LE PLATEAU DE WESTMOUNT ET SUIVEZ-EN LE DÉVELOPPEMENT.

La devise de tout homme qui s'occupe d'achats d'immeubles est d'ACHETER BON MARCHÉ et au BON ENDROIT, et les chances sont de 10 contre 1 de réaliser de gros profits. Tous les lots qui nous offrons ici, valent deux fois le prix que nous en demandons ; de là la demande énorme pour les lots situés dans cette charmante localité qui est si supérieure à toute autre, sur le marché, qu'elle forme une classe à part. C'est absolument la seule propriété de première classe pour résidence, qui soit offerte sur le marché, à bas prix et à conditions de paiements faciles.

N'ATTENDEZ PAS JUSQU'AU PRINTEMPS.

ACHÉTEZ MAINTENANT et doublez votre argent au printemps. Pourquoi aller plus loin et attendre des années avant que votre propriété augmente en valeur? ACHÉTEZ ICI, où l'avenir est déjà assuré et où les valeurs augmentent rapidement. Le PLATEAU DE WESTMOUNT n'est qu'à 20 minutes du Square Victoria et forme une idéale combinaison de ville et de campagne. Vous pouvez encore acheter des sites pour résidences sur de belles rues, telles que l'Ave. Western, la rue Sherbrooke, le chemin de la Côte St-Antoine, les Avenues Plateau, Highland et Church, pour \$375, payables, 10 p. c. comptant, balance en 10 ans, moins 10 p. c. d'escompte si vous payez comptant en 30 jours.

\$5 PAR MOIS PAIENT POUR 2 LOTS.

GEO. MARCHÉ, BUREAU CHEF: 180 RUE SAINT-JACQUES

Angle Sherbrooke et Ave. Minto, Angle du Chemin de Lachine et Highland.

Cinq minutes de marche à l'ouest de l'Avenue Victoria.

Bureaux-succursales sur la propriété. Ouverts tous les après-midis.

Succursale à St-Henri: 3671 rue Notre-Dame. Ouverte de 9 a. m. à 9 p. m. Bureaux du soir: 202 rue Saint-Denis et 282 Avenue Duluth.

L. MUSER

H. J. DIETSCHÉ

MUSER & DIETSCHÉ

Coiffeurs pour dames
et Perruquiers artistiques

SPECIALITÉ: ONDULATIONS MARCEL

2429, STE CATHERINE Ouest

(Entre les rues Stanley et Drummond)
MONTREAL

Tel. Bell. Uptown 4263.

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL
216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité: Ordonnances de médecins.

Fleurs Fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Montres e Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur CANDO pour argenterie.
Demandez un échantillon. TÉL. BELL MAIN 210

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1 vol. in-12.....	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12.....	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12.....	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

LA GRIPPE

dont les complications sont si redoutables, est infailliblement PRÉVENUE ou GUERIE par l'usage des

CAPSULES

CRESOBENE

Ce remède ANTISEPTIQUE met les voies respiratoires à l'abri de toute infection, décongestionne les organes et communique aux tissus une force de résistance extraordinaire,

BIEN PORTANTS :

Pour vous préserver

MALADES :

Pour vous guérir

PRENEZ VITE DES

CAPSULES

CRESOBENE

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la maille, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

A toutes les femmes et surtout aux lectrices du "Journal de Françoise", nous conseillons d'embellir leurs maisons de fleurs et de verdure variées. Rien n'est plus gai à l'œil et mieux fait pour réjouir l'esprit. Et si vous voulez envoyer des cadeaux à vos amies, car rien n'est si agréable à recevoir que des fleurs, adressez-vous à nous. Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

P. McKenna & Fils
FLEURISTES

2614, Rue Ste-Catherine,
Coin de la Rue Guy.

Terres et Couches chaudes. Côte-des-Neiges.

Regrets superflus

Pourquoi regretter qu'une année nouvelle vienne, s'ajoutant à celles qui sont passées, vous vieillir davantage... ON N'A QUE L'AGE QU'ON PARAÎT AVOIR!... Si des fils d'argent se montrent dans votre chevelure, faites taire ces indiscrets, et rendez leur nuance naturelle en vous servant de la CAPILLINE.

En vente partout en bouteilles de 50 cents. Dépôt général :

La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée,

87 RUE SAINT-CHR ISTOPHE, MONTREAL.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
 UN AN \$2.00
 SIX MOIS 1.00
 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
 TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
 Un an - - - Quinze francs
 Six mois - - - 7 frs
 Strictement payable d'avance.

C'est pour cela que je vous aime

*Vous avez ri des grands mots fous
 Que je disais tout bas dans l'ombre.
 Vous avez raillé mon air sombre,
 Ma pose stupide à genoux.
 Mes yeux hagards et mon front blême...
 ---C'est pour cela que je vous aime.*

*Or, vous avez répliqué : Non !
 Quand je voulais seulement prendre
 Rien qu'un baiser timide et tendre
 Sur l'ivoire de votre front
 Et dit : " Ami, changez de thème ! "
 ---C'est pour cela que je vous aime.*

*Quand je murmurais : " Constamment
 Je serai votre chien fidèle."
 Vous me répondiez ; " Bagatelle !
 Je sais la valeur du serment.
 Puis... je ne voudrais pas, quand même..."
 ---C'est pour cela que je vous aime.*

PAUL MILIANE.

La Lune

*Le soleil écarlate a fait saigner la dune
 Puis s'est jeté tout vif dans les flots bouillonnants,
 Et, plongeant dans la nuit leurs grands dos frissonnants,
 Les coteaux harassés prennent un bain de lune.*

*O paix religieuse, extases, voluptés !
 Heures où, sur les bois couverts de pleurs nocturnes,
 La lune ronde épanche au ciel de vagues urnes
 Peines de baisers blancs et de parfum lactés !*

*Et pourtant, vous si bonne à l'âme triste et lasse,
 Vous si chère au grillon, vous si douce à la fleur,
 O Fille de la terre, ô globe de paleur,
 Lune, vous êtes morte et couverte de glace!*

*Le soleil peut crouler sur les coteaux lointains,
 Les ans pourront blanchir ma chevelure noire ;
 Les coteaux ont la lune et les fronts la mémoire :
 Mon cœur est étoilé de vieux amours éteints !*

JEAN RAMEAU

Un Roman de Mme Bentzon

Je m'estime, à la fois, très heureuse et très fière de présenter à mes lecteurs, "Constance", le dernier roman que Mme Th. Bentzon vient de mettre en librairie.

Je suis dispensée de faire l'éloge de l'auteur, car son mérite et ses talents depuis longtemps s'imposent à tous, mais, il fait bon de suivre d'œuvre en œuvre cette délicieuse femme de lettres, et toute production de sa plume, à la fois si douce et si forte, est une agréable nouvelle à apprendre à ses admirateurs.

"Constance" est précédée d'une longue préface de M. F. Brunetière.

Voilà un nom et une autorité qu'on ne rencontre pas indifféremment sur la manchette de tous les romans, et, je regrette que le cadre restreint de ce journal ne me permette pas de citer cette préface en entier.

Je veux, cependant, en détacher quelques passages, qui m'aideront, plus que tout ce que je saurais en écrire, à rendre justice à l'œuvre de Mme Bentzon.

"Ce n'est pas une trop courte "Préface", dit M. Brunetière, mais une étude entière, que je voudrais pouvoir consacrer à l'auteur de "Constance", où je ne me contenterais pas de dire en quelle rare estime, je tiens son talent, — car tous ses lecteurs pourraient le faire aussi bien que moi ; — mais j'essaierais de caractériser la nature de ce talent ; et, si je n'y réussissais pas tout à fait, j'aurais du moins rendu le juste hommage qu'elle mérite à une carrière littéraire de plus de trente ans maintenant. Trente ans ! c'est le double de ce qu'un grand historien appelait "un long temps de la vie d'un mortel !" trente ans, qui ont non seulement tenu, mais passé les promesses de leur début ! et trente ans pendant lesquels, lentement et sûrement, une œuvre s'est

édifiée, dont les qualités d'imagination ne le cèdent qu'à la fidélité de l'observation, et celle-ci même, si je l'ose dire, qu'à l'intérêt "social" de cette observation....."

Au cours des pages qui suivent, le grand académicien, rend un hommage éclatant à la femme de lettres supérieure dont l'influence s'est exercée "aux États-Unis, en France, en Angleterre, en Russie et ailleurs, et dont l'intervention discrète mais continue, n'ait aidé pour une part plus considérable qu'on ne croit à la destruction de bien des préjugés et à l'abolition de plus d'une erreur consacrée."

Après avoir exposé comment Mme Bentzon a assuré "l'action sociale de la femme" et par quels moyens, "qui n'ont rien de révolutionnaire" mais qui sont "sa persévérance dans la douceur" et "son obstination dans le bien", elle a triomphé des résistances, des passions et des intérêts, le célèbre critique parle du livre qu'il est chargé de présenter au public.

Remarquant d'abord, le talent d'observation de l'auteur, M. Brunetière se hâte d'ajouter que ce goût de l'observation n'a nullement étouffé ou gêné dans l'auteur, la liberté de l'imagination :

"Mme Th. Bentzon a eu le don si rare d'inventer, qu'on me passe l'expression un peu pédantesque, des fictions "adéquates" aux idées générales qu'elle voulait leur faire exprimer, et son talent d'observation lui a permis de leur donner ce degré de probabilité qui en fait une exacte imitation de la vie. On le verra dans "Constance"....."

"Est-il d'ailleurs, et pour cela, "le meilleur" des romans de Mme Th. Bentzon ? Je n'en sais rien, et je le saurais ou je croirais le savoir, que je ne voudrais pas le dire, pour toutes sortes de raisons, dont la principale est celle-ci, qu'ayant as-

sisté depuis trente ans, à la naissance de tous ces récits, je les ai tous également aimés. Mais ce que je puis dire, du moins, c'est que je viens de le relire avec cet intérêt et cette émotion même qui ne trompent guère. Que dis-je ! et sans commettre la maladresse de l'appeler un récit "prophétique" il se pourrait que "Constance" parût à quelques lecteurs plus "actuel" qu'il y a quinze ans ! Et comme il l'est en raison de la franchise avec laquelle y sont abordées et traitées les questions du divorce et du mariage religieux, ce serait sans doute un beau prétexte à l'auteur de la présente "Préface" pour s'échapper dans une ardente controverse et dans une terrible dissertation de fond.

"Que le lecteur se rassure ! et vous surtout, chère madame et amie, rassurez-vous ! Non, je n'abuserai pas de votre confiance pour disserter sur le divorce : d'abord parce que je ne crois pas avoir besoin de le dire pour qu'on soit certain de ce que je pense ; et puis, parce que, ce que j'en dirais, vous l'avez dit précisément dans "Constance", ou plutôt, vous ne l'avez pas dit — ce qui serait, moi, tout ce que je pourrais faire, — mais vous l'avez "rendu sensible".

"Constance" arrive donc avec "Le Divorce" de Paul Bourget prêter son concours en opposition aux théories des frères Margueritte et autres, qui ont écrit en faveur de la dissolubilité du mariage.

Cette grave question n'a pas pour nous l'intérêt vital qu'elle offre à la France, puisque nos lois, pas plus que notre religion ne nous permettent le divorce, mais, nous suivons, avec attention, les détails de la lutte, et le souci que prennent les écrivains les meilleurs de défendre leurs thèses respectives au moyen des arguments du roman.

Celui de Mme Bentzon est touchant, pathétique à l'excès.

Constance est une jeune fille qui aime et est aimée de Raoul de Gléne, gentilhomme, loyal, généreux autant que bon. Et riche, ce qui ne gêne rien.

Les revendications du Feminisme

Ce n'est qu'après avoir été solennellement fiancée à M. de Glenne, que Constance apprend qu'il est divorcé d'une première femme. Le père de Constance savait la circonstance, mais, n'étant nullement religieux, il n'avait pas cru que ce détail put influencer sa fille et avait omis de le lui dire.

Constance n'hésite pas un moment ; elle brise avec son fiancé renonçant ainsi non-seulement à un avenir brillant mais à la réalisation du rêve le plus cher et le plus doux de sa vie. Tout cela n'a pas été sans déchirements, sans luttes, sans angoisses. Ce sont ces pages qu'il faut lire pour les goûter comme elles le méritent.

Peu de temps après, son père meurt — elle était déjà orpheline de mère, — son état de fortune devenu très précaire va l'obliger à vendre le coin de terre qui avait jusque-là abrité sa vie, et à partir...

Raoul de Glenne au courant de sa pénible position, se présente de nouveau. Il tente un dernier effort. Mais il ne doit aboutir qu'à l'adieu terrible, éternel, et, Catinou, sa bonne fidèle, retrouvera longtemps après, notre héroïne, désespérée, "immobile et comme pétrifiée, sans autre pensée que celle-ci: Il s'éloigne et c'est moi qui le veut."

Ne cherchons pas une autre solution possible. Il n'y en a pas. Constance Vidal, jusqu'à sa mort, vieillira, seule, "dans ces allées désertes où verdissent les mousses, où s'entassent, avec les feuilles mortes, d'année en année, le souvenir qui représente sa part de bonheur en ce monde."

On lira "Constance" avec charme parce qu'il intéresse, attache et fait penser. En un mot, ce roman a un air de vérité humaine, dans l'atmosphère de laquelle se meuvent des personnages qui faisant l'épreuve de la vie, agissent pensent et souffrent, profondément.

FRANÇOISE.

Il n'y a dans cette vie d'autre ambition raisonnable qu'une mort chrétienne.

On connaît le mot d'un brave général, qui se piquait de prouver victorieusement la supériorité de la force sur l'esprit: "C'est le sabre qui mène le monde." A quoi un plaisant répondit: "Et qui mène le sabre?"

Vous devinez où tend cette anecdote.

L'homme mène le monde, et il se démène assez pour que nul n'en ignore. Mais qui mène l'homme? La femme évidemment, et généralement sa femme. Elle le souffle, et il fait les gestes. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il est un simple pantin dont elle tire les fils, pour ne pas être taxé d'exagération.

Certes, il se défend d'être l'instrument docile de sa tendre moitié ; il le prouve quelquefois en criant plus fort qu'elle, ou par d'autres raisons plus frappantes ; mais la vérité se fait jour dans les proverbes des nations, et il en est un qui doit se retrouver dans toutes les langues: "Ce que femme veut, Dieu le veut."

Virgile, faisant allusion au meurtre de Jules César, dit en vers immortels: "A sa mort, le soleil voila sa face lumineuse et les siècles impies craignirent une nuit éternelle". L'éclipse lui parut un signe manifeste de la colère des dieux, car, ajoute-t-il, "qui oserait accuser le soleil d'imposture?" "Quis audeat solem dicere falsum"?

Et qui oserait, dirai-je à mon tour, accuser l'histoire de mensonge? Or, elle atteste l'influence des femmes depuis les temps les plus reculés. Je regrette de ne pouvoir remonter au-delà de la création. Faute de documents, il faut bien que je commence par Eve. Vous savez ce qui advint au paradis terrestre. Adam, le premier et le plus soumis des maris, fit tout ce qu'elle voulut, même ce que Dieu ne voulait pas.

On ne remarque pas habituellement, si je ne me trompe, au quatrième chapitre de la Genèse, cette demi-ligne du verset 22: "Et la sœur de Tubal-Caïn était Nahamah." Nahamah signifie en hébreu la gracieuse, l'aimable, et c'est tout ce que nous savons d'elle. Mais quel rôle n'a-t-elle pas dû jouer autrefois pour être nommée à côté de son illustre frère Tubal-Caïn, le premier grand industriel en bronze et en fer du monde naissant, parmi les plus illustres représentants de sa génération?

Et que ne faudrait-il pas dire de Miriam la chanteuse, sœur de Moïse, de Déborah la vaillante, de Ruth la douce Moabite, de Judith la patriote, d'Anne la prophétesse, des saintes femmes qui entouraient Jésus, de l'active Dorcas, de Lydie la riche et bienfaisante marchande de pourpre?

Si, de l'histoire sacrée nous passons à l'histoire profane, le même spectacle s'offre à nos regards. Voici Sémiramis, reine de Babylone, la reine de Saba, Zénobie reine de Palmyre, Aspasia amie de Périclès et des beaux-arts, la savante Hypathie d'Alexandrie, — et Jeanne Hachette, et Jeanne d'Arc, et Jeanne d'Albert, et Elizabeth d'Angleterre, et Marie Stuart, et mille autres que vos souvenirs ne manqueront pas d'évoquer.

Il serait donc excessif d'affirmer que les femmes n'avaient pas de droits dans l'antiquité et dans les temps modernes, chez les païens et chez les chrétiens. On les leur laissait tous prendre, quand elles le voulaient ou quand elles le pouvaient, et on subissait leur joug léger ou pesant.

L'homme s'en est vengé à sa manière. Étant barbu et bien musclé, mouton chez lui et lion dans la rue, il s'est dit: "Je ferai les lois sans avertir ma douce et chère compagne,

Là, je l'enfermerai dans un harem bien gardé par des ennuques noirs comme Satan. Ailleurs, je lui ordonnerai de se brûler sur le bûcher de son défunt mari. Ici, elle ne pourra témoigner en justice, car il n'est pas sûr qu'elle ait une âme. La recherche de la paternité sera interdite. La femme aura tous les inconvénients du divorce, sans aucune compensation, pas même celle de l'estime de ses bonnes amies. Je la tiendrai dans l'ignorance le plus possible, pourvu que "la capacité de son esprit se hausse à connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse." Je cultiverai son goût pour la frivolité. La philosophie des chiffons lui suffira amplement pour mon dessein. Je la parerai comme un oiseau "aux ailes d'argent, au plumage d'un vert doré". Je la laisserai s'épanouir comme une fleur, et une fois fanée, eh bien! je contemplerai d'autres paysages. Surtout, je veillerai à ce qu'elle ne fasse pas de politique. La politique, dieux immortels! c'est le tombeau de la grâce. Le salon, le boudoir, la cuisine, ce sont des royaumes assez vastes pour l'occuper, avec les potins des commères. Et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles."

Les femmes, à la fin, se sont révoltées. Aux protestations isolées, aux prises d'assaut audacieuses, elles ont joint cette arme toute puissante de notre époque: l'association. Elles se sont réunies en congrès locaux, nationaux, internationaux. Elles ont eu leurs orateurs, leurs journaux, leurs écrivains. L'organisation des femmes en sociétés fondées expressément pour réclamer leurs droits, voilà ce qui me paraît constituer le féminisme.

Ce mot est aussi récent que la chose elle-même. Vous ne le trouverez pas dans le dictionnaire de Littré (1883), mais il s'imposera comme le mouvement qu'il désigne.

Quels sont les droits que revendiquent les femmes? Les unes répondent: Tous les droits de l'homme; — d'autres, les droits essentiels; — d'autres, ceux qu'il est possible

d'obtenir. Il y a dans ces associations les exaltées, les modérées et les timides, les sages et... celles qui ne le sont pas.

Quels moyens préconisent-elles? Les conférences, la presse, les livres, les congrès, tout ce qui peut forcer les législateurs à tenir compte de leurs doléances.

Si j'étais admis dans leurs conseils, je leur suggérerais un moyen plus rapide et surtout plus efficace. C'est ce que j'appellerai la "grève des femmes". Vous ne savez pas ce que c'est? Je l'ignorais aussi avant d'y avoir pensé. Au surplus, il se peut que cette idée soit venue à d'autres, elle est si simple!

Par exemple, la jeune fille recherchée en mariage dirait à son bon ami: "Je ne vous donnerai ma main que si vous jurez de faire triompher les droits de la femme par tous les moyens à votre disposition." Quel est le jeune homme épris qui refuserait de prêter ce serment? La femme mariée se heurterait peut-être à l'entêtement de son mari; mais, avec un peu de savoir-faire, elle arriverait à ses fins. Je donne ce moyen pour infailible; car, si les femmes se mettaient en grève, qui serait attrapé? L'homme. Il errerait dans la vie comme une âme en peine. Le soleil s'obscurcirait à ses yeux, la lune perdrait sa poésie, les fleurs leurs parfums... Il se hâterait de capituler.

Au fait, il a déjà capitulé. Il a fait droit à presque toutes les réclamations raisonnables, et dans le Nouveau Monde encore plus que dans l'Ancien. L'instruction supérieure est accessible aux femmes; les carrières libérales (droit, médecine...) leur sont ouvertes; elles votent dans quelques Eglises et dans quelques Etats de l'Amérique; elles disposent de leurs revenus et de leurs biens, même quand elles sont en puissance de mari; elles servent de témoins pour les actes civils... Elles ont conquis, en certains pays, presque tous les droits de l'homme. Quand elles les auront tous et partout, seront-elles plus heureuses, demande-t-on? La question me pa-

raît mal posée. Seront-elles moins heureuses? La voilà la vraie question. Et la réponse dépend de la manière dont elles sauront exercer leurs droits et remplir leurs devoirs. Du reste, la possession d'un droit ne fait pas le bonheur, pas plus que la fortune, ou la science, ou tout autre bien étranger aux dispositions de l'âme.

Après avoir posé le problème du féminisme, je n'ai pas la prétention de le résoudre en quelques mots. Mais il me semble bien entrevoir la marche à suivre pour arriver au but.

La destinée d'un être est déterminée par sa nature et par ses rapports avec les autres êtres. Or, la destinée de la femme et son rapport à l'homme sont clairement marqués dans un vieux livre, la Genèse, chapitre 2, verset 18.

"Et l'Eternel Dieu dit: "Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai une aide semblable à lui." Je cite la traduction ordinaire; ce n'est pas la meilleure. Le mot rendu par "semblable" signifie proprement "contre-partie, correspondant." Il vaudrait mieux lire avec Reuss: "Je lui ferai une aide qui lui convienne", ou plus exactement encore: "qui lui corresponde."

La femme, au regard de l'homme, est donc une aide, non une rivale. Elle ne le remplace pas, elle le complète. Ce sont deux moitiés dont l'ensemble forme un tout. Ils sont nécessaires l'un à l'autre pour réaliser dans le monde l'œuvre de Dieu.

Que résulte-t-il de cette nature des choses contre laquelle on s'insurgerait en vain? C'est que chacun d'eux a sa part de travail, et que cette part n'est pas la même; mais elle tend au même but. Ils ont des devoirs et par conséquent des droits communs, puisqu'ils sont de même espèce et qu'ils possèdent tous deux une âme de même valeur. C'est la diversité dans l'unité. Il y a égalité entre eux, non identité. Leur constitution physiologique n'est pas la même; leurs facultés mentales, semblables à bien des égards, diffèrent sur d'autres points; l'un juge par

raisonnement, l'autre par intuition; chez l'un domine la raison, chez l'autre le sentiment; l'invention paraît plus naturelle chez l'un, chez l'autre l'assimilation, mais ils sont de même espèce.

Et nous arrivons à cette conclusion: que les droits de l'espèce, malgré la différence des individus, appartiennent à la femme aussi bien qu'à l'homme: droit à la libre disposition de sa personne et de ses biens; droit à tout travail qu'elle peut accomplir; droit à l'égalité devant la loi.

Faut-il ranger parmi ces droits celui de prendre part à l'administration de la chose publique? La femme sera-t-elle "électrice"? Sera-t-elle "législatrice", comme elle est "avocate" et "doctoresse"?

Pourquoi pas? Elle pourrait être dans ce domaine aussi une "aide" pour les bonnes causes. — Et pour les mauvaises donc! dira-t-on. — Sans doute, mais n'en est-il pas ainsi des autres électeurs?—Elle votera pour le fat M. Belle-Jambe ou l'inepte M. Yeux-de-Velours plutôt que pour l'honnête M. Bancal ou le savant M. Le Chassieux! — Je le veux bien. Mais nos électeurs ne votent-ils pas pour l'abject M. de l'Absinthe plutôt que pour l'austère M. Boileau? pour le fripon M. de la Caisse plutôt que pour l'intègre M. Pelé?—Mais elle se laissera diriger, ses opinions ne seront qu'un reflet et sa voix qu'un écho! — Les autres électeurs ont-ils donc tous une opinion si personnelle? S'ils ne se laissent pas diriger, ne se font-ils jamais acheter?—Mais ce sera un ferment de discorde dans la famille! — Plût au Ciel qu'il n'y en eût pas d'autres et de plus malsains!

Plaisanterie à part, j'estime qu'il est monstrueux que les femmes soient assujetties à des lois qu'elles n'ont pas contribué à faire et qui souvent sont faites contre elles; qu'elles paient des impôts sur lesquels elles n'exercent aucun contrôle; qu'elles subissent les malheurs de guerres qu'elles n'ont pas eu l'occasion d'empêcher.

Voilà pourquoi je regarde les revendications "générales" du féminisme comme justes, que je les accueille avec sympathie et que je salue leurs triomphes progressifs comme un gage assuré de paix sur la terre, de bonheur pour le genre humain.

GALLUS.

A travers nos livres

M. Zéphirin Mayrand vient de faire paraître un joli volume de poésies, intitulé: "Gerbes d'Automne", auquel M. le juge Robidoux a fait une dédicace charmante, dont nous citons avec empressement quelques extraits. Nous ne saurions mieux faire pour louer comme elle le mérite, l'œuvre de M. Mayrand:

"Mon cher Mayrand,

"Ceux qui ne nous connaissent pas intimement seront, sans doute étonnés de voir mon nom en tête de vos "Gerbes d'Automne". D'ordinaire, c'est à quelque littérateur, "inscrit au livre de la maîtrise", qu'est réservé l'honneur d'une dédicace, et je n'appartiens même pas au monde des lettres. Ceux, cependant, qui nous connaissent mieux, s'expliqueront, sans peine, l'hommage que vous me faites, en se rappelant notre amitié, déjà vieille de quarante ans.

En effet, il y a bien quarante ans que nous nous connaissons et que nous sommes devenus des amis. Vous venez, alors, de choisir ce coin de terre, qui a nom "Saint-Philippe", pour y établir votre demeure. Vous apportiez avec vous votre répertoire tout neuf de jeune notaire. Moi, je prenais mes dernières vacances d'étudiant en droit.

Entre le jeune notaire et l'étudiant en droit, la barrière n'était pas haute à franchir, et la connaissance ne fut pas lente à se lier. Comme il arriva que le jeune notaire était poète et que l'étudiant en droit était un curieux des choses de

l'esprit, nous sommes, tout naturellement, devenus des amis.

Vous étiez alors le catholique sincère, l'amant des joies sereines du foyer, le doux rêveur que vous êtes resté depuis. Je vous retrouve tout entier dans vos poésies, dans la religion, la famille et des scènes naïves et pittoresques de la vie champêtre, sont les thèmes préférés.

Pour broder sur ces thèmes, vous ne vous êtes pas torturé à trouver des mots rares, ou des mots éclatants, qui font des bruits de fanfare; vous vous êtes servi des mots qu'il fallait, de mots sans prétentions, de mots de tous les jours, si je puis ainsi parler, afin que chacun vous lise avec plaisir et vous comprenne sans effort.....

Agréez, mon cher Mayrand, mes félicitations et mes meilleurs souhaits pour l'auteur et pour l'ami.

J.-E. ROBIDOUX."

Le livre a une jolie toilette, et la forme typographique est bien soignée. Nous souhaitons grand succès aux gerbes poétiques parfumées de M. Mayrand.

Nous lisons dans le "Journal de Waterloo":

L'assemblée annuelle du département français de la bibliothèque a eu lieu mardi soir, le 6 courant. Après la présentation du rapport de la trésorière qui démontre un surplus de \$102.33, l'on procéda à l'élection des officiers pour 1906, avec le résultat suivant: Présidente honoraire, Françoise (Mlle Barry); président, E. F. de Varennes; vice-président, Dr W. P. Nelson, Bureau de direction: Mesdames E. Pinsonneault, J. E. Ethier et E. F. de Varennes, et MM. R. Cloutier, avocat, et A. Vaillancourt, M.D.; bibliothécaire, Mlle A. Bérard; secrétaire-trésorier, L. P. Préfontaine.

Le département français de la bibliothèque publique, qui a maintenant en circulation près de 600 volumes, est très encouragé et le nombre de ses membres s'accroît tous les jours.

FRONTENAC INTIME (x)

1652-1658

D'après les "Memoires" de Mademoiselle de Montpensier.

Un jour qu'elle revenait de la promenade, on lui dit que Frontenac était arrivé à Fontainebleau, au mépris de l'injonction formelle du cardinal. "Je regardai fort à la comédie s'il aurait l'effronterie de se montrer ; il fut plus sage qu'à son ordinaire à ce moment-là. Sa sagesse était fort momentanée: il n'y resta que deux jours, pendant lesquels il n'alla chez le Roi et la Reine qu'aux heures qu'il savait que je n'y étais pas. Il n'osait se promener que le matin dans la cour de Fontainebleau, de crainte que je ne misse la tête à la fenêtre. Quand je passais sur la terrasse, et qu'il était dans la cour, il se jetait dans les portes, et jouait, ce me semble, un assez ridicule personnage ; il méritait de faire une pareille pénitence de ses fautes." Evidemment, Frontenac, qui tenait à ses moustaches, songeait à la barbe du maréchal de l'Hôpital. Mademoiselle ajoutait : "Il (Frontenac) ne demeura pas longtemps à Fontainebleau ; je pense que ses amis lui conseillèrent de s'en aller."

Elle ignorait alors que ces mêmes amis l'avaient amené à Fontainebleau ; que le plus considérable d'entre eux, son propre père, M. le duc d'Orléans, était en tête-à-tête avec lui, le soir même qu'elle vint rendre visite à Son Altesse Royale, et qu'il n'avait eu que le temps de s'enfuir par une porte dérobée quand elle entra dans l'appartement.

Mais ce qui l'exaspéra au-delà de toute expression fut d'apprendre que Gaston d'Orléans promenait les comtesses de Fiesque et de Frontenac dans la forêt de Fontainebleau et qu'elles assisteraient, avec toute la Cour, à la comédie. Cette fois en-

core l'ancienne Frondeuse fit une scène, et des mieux réussies.

"Comme je suis fort sensible et fort prompte, j'entrai dans le cabinet de la Reine; je lui dis, les larmes aux yeux, ce que l'on venait de me rapporter. Elle me répondit: "Si votre père amène "ces femmes" à la comédie, que puis-je faire?" Cette réponse me mit au désespoir. Je me pris à pleurer de toute ma force. Monsieur me donna un bon conseil: c'était de faire bonne mine ; et si ces femmes venaient à la comédie, de ne pas faire semblant de m'en soucier. Son Altesse Royale entra dans le cabinet de la Reine qui lui alla dire l'alarme où j'étais. Il lui jura qu'il n'avait point vu ces dames et qu'elles ne viendraient point. La Reine se moqua fort de moi. Ce ne fut point du tout ce que j'aurais souhaité ; on raille bien les gens que l'on aime, mais ce fut plutôt pour me dire que j'avais tort, qu'autrement. J'envoyai quérir l'évêque de Fréjus qui était le correspondant de M. le cardinal auprès de la Reine, pour me plaindre à lui de ce qu'elle m'avait dit. Il me fit espérer que M. le cardinal reviendrait bientôt : et que j'aurais alors toute satisfaction."

Cette satisfaction ne lui fut pas donnée. Mazarin revint à la Cour, mais aussi Frontenac.

L'arrivée du cardinal réjouit tout le monde. Il n'y a personne, disaient très judicieusement les "Mémoires", qui n'ait affaire à lui; ainsi tout demeure lorsqu'il est éloigné de Leurs Majestés. Au moins est-ce un prétexte pour les gens de qui il ne veut pas conclure les affaires. Après avoir fait ses compliments à Leurs Majestés, elles le ramenèrent dans un cabinet, et tout le monde s'en alla. Lorsque je sortis, je trouvai

Frontenac dans le grand cabinet de la Reine, qui ne s'en alla point, ni ne se cacha point lorsqu'il me vit. Cela me surprit fort. Je m'en allai en colère dans ma chambre."

Le surlendemain, au Luxembourg, Mazarin étant venu présenter ses hommages à Mademoiselle de Montpensier il s'ensuivit une altercation violente entre la duchesse, le cardinal, le maréchal d'Étampes et le commandeur de Souvré qui se trouvaient alors dans l'appartement, quand Son Eminence y entra. La Grande Mademoiselle leur conta "tout ce qu'elle avait dans le cœur contre Frontenac" et reprocha amèrement à M. de Souvré d'entretenir hypocritement, de connivence avec Gaston d'Orléans son père, un commerce de secrète amitié avec la comtesse de Fiesque, madame de Frontenac et son mari. Le commandeur se défendit mollement, ce qui exaspéra la maîtresse de céans. D'acrimonieuse qu'elle était la discussion devint orageuse, et la voix tonnante du pandour féminin domina bientôt tout le bruit du débat.

Mais la souplesse onctueuse, et bien ecclésiastique, du cardinal-ministre prévint l'éclat de la foudre. Il versa de l'huile sur les flots irrités de la dispute d'une main souverainement habile, de cette même main qui versa tant de fois de cette même huile sur le feu, quand il y allait du bien de l'État en général et de sa fortune personnelle en particulier. Jamais Italien ne fut plus italien en l'occurrence, c'est-à-dire obséquieux, dissimulé, fourbe et retors, jouant la comédie avec de grands gestes tragiques, n'oubliant qu'une chose: grossir sa voix au diapason de la véritable colère quand il assurait à la Grande Mademoiselle qu'impitoyablement il fe-

(x) Voir le "Journal de Françoise" du 3 février 1906.

rait scalper Frontenac s'il osait reparaître à Fontainebleau. "Quiconque sera votre partie (ennemi) s'écria-t-il, passera mal son temps avec moi ; je serai la leur. Je fais une profession publique d'être votre serviteur, et dans vos intérêts!"

La duchesse eut la naïveté de le croire et s'emballa au point de le remercier pour ces fières paroles ! "Nous nous fîmes mille obligeants discours l'un à l'autre," dit-elle.

Ce qui l'empêcha d'entendre le roulement d'un carosse passant, sous ses fenêtres, au trot de quatre superbes chevaux. Et si Montpensier eût alors regardé dans la rue elle eût aperçu, se prélassant dans cette voiture de gala, mesdames les comtesses de Fiesque et de Frontenac, parées de leurs plus beaux atours, radieuses de visage et de toilette, Louis de Buade, comte de Frontenac et de Palluau, en grande tenue militaire, Son Altesse Royale, Gaston, duc d'Orléans chamarré de tous ses ordres, s'en allant à Fontainebleau, rendre officiellement visite et présenter officiellement leurs hommages à Sa Majesté le roi Louis XIV et à Sa Majesté la reine Anne d'Autriche!

La duchesse de Montpensier, l'orgueilleuse Anne-Marie-Louise d'Orléans était roulée ; Frontenac triomphait, gagnait contre elle une seconde et décisive bataille. Il était admis maintenant à la Cour, il entrerait de droit à Paris, à Fontainebleau, à Saint-Germain, à Versailles, partout où rayonnerait le Roi-Soleil. Et, à sa suite, entrerait aussi la fille du teneur de livres, la damoiselle de Neuville, Anne de la Grange-Trianon accompagnée de l'inséparable "camarade", la toute belle Gilonne d'Harcourt, comtesse de Fiesque. Leur rancune la plus âpre, leur ambition la plus extravagante n'avaient point rêvé victoire plus complète, et plus savoureuse revanche. Aussi, quelle joie délirante les possédait! Mais le plus heureux des quatre, c'était encore Gaston, duc d'Orléans, qui jouait à sa fille un fameux tour... de carosse, tout en profitant de la voiture!

A partir du mois de septembre 1658, les "Mémoires" de Mademoiselle ne parlent plus de Frontenac et de la "Divine". Ils gardent sur tous deux un silence de mort, ou plutôt de mépris. Il est regrettable, pour l'honneur de la duchesse de Montpensier, qu'elle ne s'en soit pas tenue là. N'écoulant que sa haine, elle poussa la vengeance jusqu'à faire écrire par Ségrais contre Madame de Frontenac des pamphlets outrageants, diffamatoires au premier chef. Cette action-là est inexcusable et je la qualifie de pure infamie. "N'insulte pas la femme que tu as aimée, dit un proverbe arabe, et ne crache pas dans la fontaine où tu as bu." — Mais la duchesse de Montpensier ne savait pas l'arabe.

Elle fut plus honnête vis-à-vis de la comtesse de Fiesque. En 1664, sept ans après la rupture, le jour de la Fête-Dieu, Mademoiselle de Montpensier étant à Saint-Denis, "un monde infini me vint voir. Madame de Sully y mena la comtesse de Fiesque que je n'avais pas vue depuis qu'elle était partie de Saint-Fargeau ; elle se jeta à genoux devant moi, je la relevai et l'embrasai ; elle pleura de joie. C'est une bonne femme, qui a l'esprit doux et facile, qui se laisse entraîner également à la méchante comme à la bonne compagnie, le fonds est bon ; elle a toujours bien vécu avec moi depuis ce temps-là et je l'ai beaucoup plus aimée que je n'avais fait dans les commencements."

Vraiment, il est fâcheux pour Mademoiselle de Montpensier qu'elle ne se soit pas, loyalement aussi, réconciliée de la sorte avec Madame de Frontenac. Mais la demoiselle De Neuville, née La Grange, ne s'agenouillait devant personne et ne demandait pardon qu'à Dieu.



De précieux renseignements se dégagent de cette étude au microscope des "Mémoires" de Mademoiselle de Montpensier. Manifestement très hostiles à Madame de Frontenac et à son mari, ils n'en témoignent que mieux en leur faveur sur plusieurs points importants de mo-

rale et d'histoire. "Veritatem ex inimicis nostris".

Ils confirment d'abord ce que j'ai soutenu dans "Frontenac et ses amis", savoir, que Madame de Frontenac fut toujours et partout le meilleur ami politique de son mari, que celui-ci vécut en France ou au Canada, peu importe.

"L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime", chante Musset dans une romance célèbre dont la musique a fait la fortune de Rupès. La vérité de ce vers-proverbe s'applique, — avec une légère modification — à la situation rétrospective des époux Frontenac, et l'historien pourrait écrire à leur sujet:

"L'absence ni le temps ne sont rien quand on brigue".

Jamais, en effet, ambitieux assoiffés d'orgueil et de succès politiques ne déployèrent une telle activité de correspondance ou d'action jointe à une plus parfaite harmonie dans les plans concertés à poursuivre le but et à s'y maintenir, une fois atteint.

Ce but, cet objectif, brillant et lointain comme un astre, c'est le gouvernement du Canada, c'est Québec, chef-lieu de la Nouvelle-France, ville idéale pour Frontenac, "qui ne pourrait être mieux située quand elle deviendrait la capitale d'un grand empire". (1).

Pendant un demi-siècle précis — de 1648, année du mariage, à 1698, année de la mort de Frontenac — la "Divine" se constitua et demeura le plus intrépide champion de sa cause, comme le plus fidèle compagnon de sa carrière, carrière aussi glorieuse que tourmentée. Elle épouse encore plus ses intérêts que sa personne. Ainsi, en 1664, au lendemain de la banqueroute de M. de Buade, "le gentilhomme le plus parfaitement ruiné du royaume" — c'est le mot de Saint-Simon à son adresse, — Anne de La Grange rachète, avec son propre argent, (les 84,000 écus lui revenant de la part de sa mère, au dire de Tallemant des

(1) Lettre de Frontenac à Colbert, en date du 2 novembre 1672.

Réaux) et qu'une séparation de biens judiciaire avait, au préalable, sauvé des griffer des usuriers — les "shavers" de l'époque, — la "Divine", dis-je, racheta la terre de l'Ile Savary. C'était le "bien paternel" de Frontenac, pour me servir d'un canadianisme aussi juste que poétique.

Plus tard, en 1672, Madame de Frontenac lutte et combat âprement pour assurer à son mari le poste, si envié déjà, de gouverneur de la Nouvelle-France. En 1681, elle bataille aussi ardemment pour l'y maintenir; enfin, en 1689, toujours à la pointe de l'épée, elle l'y replace, définitivement cette fois. Ce qui porte à son actif et à son crédit, deux victoires sur trois batailles livrées.

Mais, fort au-dessus des intérêts financiers ou politiques de Frontenac, la comtesse plaçait encore ce bien inestimable : la réputation, seule mais suprême richesse de l'honnête homme, l'honneur du nom pour les contemporains, la gloire de la mémoire pour la postérité. Aussi la voyons-nous, jusqu'au bout de la carrière militaire et diplomatique de Frontenac confondre les calomniateurs et contredire les médisants de son administration, et cela avec une telle fougue de tempérament, une telle impétuosité de paroles qu'elle semble, lorsqu'elle réplique, donner un soufflet. Témoin, l'avanie sanglante qu'elle fit essuyer, et la magistrale leçon de savoir-vivre qu'elle donna au deuxième évêque de Québec, Mgr de Saint-Vallier, qui avait eu l'audace de lui soutenir, chez elle, dans son bel appartement de l'Arsenal, que Frontenac, au Canada, appuyait de son autorité, les impies, les scandaleux, et les pécheurs publics (2). Ce "coup de salon" eût l'éclat d'un coup de théâtre. Or, ceci se passait en janvier 1697, à l'avant-veille, pour ainsi dire, de la mort de Frontenac. Ce qui prouve bien que l'épouse de l'illustre gouverneur lui demeura fidèle et dévouée jusqu'à la fin.

Les "Mémoires" de Mademoiselle de Montpensier justifient encore le mot de Saint-Simon:

"Un si aimable homme et une femme si merveilleuse ne durai-ent pas aisément ensemble; ainsi le mari n'eût pas de peine à se résoudre d'aller vivre et mourir à Québec, plutôt que de mourir de faim ici, (à Paris) auprès d'une "Divine". (3).

Sans doute, le ménage Frontenac, en France, ne fut pas celui de Philémon et Baucis en Phrygie; mais cet idéal de la vie domestique n'exista jamais, qu'au temps de la Fable et il ne le faut point chercher ailleurs. Frontenac et sa femme vécurent ensemble, comme chien et chat, il faut en convenir, si l'on accepte le témoignage conjoint des "Mémoires" du duc de Saint-Simon et de la duchesse de Montpensier; mais, d'autre part, admettons-le franchement aussi, il est également établi, par ces mêmes témoins, qu'ils vécurent ensemble; c'est là tout ce qu'il m'incombait et importait de prouver dans l'intérêt de l'histoire et de la morale.

Ici encore, à cet étage de la procédure — on me permettra bien ce langage juridique, ce chapitre étant pour ses clients, Frontenac et uxor, un véritable plaidoyer — ici encore, dis-je, il est intéressant d'analyser la phrase de Saint-Simon et d'engendrer querelle à celui-là de nos écrivains canadiens-français qui l'a aussi mal comprise que mal citée.

"Un si aimable homme et une femme si merveilleuse ne durai-ent pas aisément ensemble"; ainsi le mari n'eût pas de peine à se résoudre d'aller vivre et mourir à Québec, plutôt que de mourir de faim, ici, en mortel auprès d'une "Divine". "

(à continuer)

ERNEST MYRAND.

(2) Cf. L'abbé Auguste Gosselin: "Mgr de Saint-Vallier et son temps", page 56.
(336, tome 5, édition Hachette.

(3) Cf. (Saint-Simon: "Mémoires", page 170, tome 6, édition Régner.

Offre Extraordinaire

"Le Courrier de l'Ouest", nouveau journal canadien-français publié à Edmonton, province d'Alberta. Le seul journal publié en langue française à l'Ouest de Winnipeg. L'organe des Canadiens d'Alberta et Saskatchewan, avec le "Journal de Françoise" pendant un an pour deux piastres (\$2.00).

\$3.00 pour \$2.00

Le Courrier de l'Ouest-12 mois-1 00 } 3 00
Le Journal de Françoise-1 an-2.00 } POUR 2.00

Toutes les personnes qui adresseront le prix d'un an d'abonnement au "Journal de Françoise", soit \$2.00, recevront le "Courrier de l'Ouest" pendant 12 mois. Ainsi, tout en ne payant que pour un journal on en recevra deux.

Cette offre est bonne pour jusqu'au 1er mai 1906.

Le concert Marteau

Bonne chambrée au Windsor Hall pour entendre ce célèbre artiste qu'on dit le plus grand et le plus fort du monde entier.

Le public montréalais devrait profiter de ces fêtes artistiques de haut goût et encourager la venue d'artistes comme Henri Marteau. Rien ne manque à son talent: le charme, la souplesse, la couleur, l'enthousiasme, la force véritable sont au complet. Au résumé, M. Marteau n'a pas à se plaindre de l'accueil que son auditoire lui a réservé. Cet accueil a été des plus chaleureux, et des plus sympathiques.

Beaucoup de Canadiens-Français achètent des propriétés à l'ouest; surtout au Plateau de Westmount qui est en train de devenir le "Westmount Canadien".

Causerie médicale

LES ENFANTS DOIVENT-ILS PORTER DE LA FLANELLE?

Mes bonnes lectrices devront remarquer que je ne parle pas ici de l'enfant au maillot. Le Dr Cormier a donné là-dessus une règle à suivre sur laquelle il n'y a pas à revenir. Mais les enfants au sortir du berceau doivent-ils porter de la flanelle? Non! répondent carrément la plupart des médecins qui se sont occupés de l'hygiène de l'enfance; non, car s'il peut être fait une exception en faveur des enfants nés avant terme, des bébés chétifs, rachitiques ou issus de tuberculeux, il est reconnu qu'aux autres la flanelle est nuisible parce qu'elle entretient le corps dans un état de moiteur qui ne tarde pas à l'affaiblir.

Quand ces enfants grandissent, le moindre exercice les met en nage et cette sudation, outre qu'elle les fatigue, en fait des êtres mous, apathiques, sans ressort ni énergie.

Peut-être certains parents, au lu de cet article, se demanderont-ils si, ayant commencé à faire porter de la flanelle à leurs enfants, ils peuvent la supprimer?

Je leur réponds affirmativement, moyennant, n'est-ce pas, que leur progéniture n'entre point dans la catégorie des enfants auxquels nous avons fait allusion plus haut et dans laquelle il faut ranger aussi les prédisposés aux diarrhées coliquatives.

La flanelle a encore d'autres inconvénients. On lui reproche, par exemple, d'entretenir, autour du corps, une atmosphère malsaine et de déterminer chez quelques enfants de douloureuses éruptions cutanées.

Ce qu'il faut éviter avant tout c'est de subir brusquement les variations atmosphériques. Et, pour cela, le vêtir légèrement l'été, mais davantage s'il est délicat que s'il est robuste. Bonne mère, voyez ce que fait la Nature: Suivant qu'il fait chaud ou froid, suivant

les saisons, elle raréfie ou densifie, si l'on peut dire ainsi, le pelage et le plumage des animaux. Eh bien, calquez la tout simplement, cette excellente Nature. Selon qu'il fait plus froid ou plus chaud, ajoutez ou retranchez une robe, un jupon, une brassière, ou bien substituez à un vêtement trop léger, un vêtement plus lourd et "vice-versa". Pour nous rendre compte de la quantité de vêtements nécessaires à l'enfant, il vous suffira de l'examiner: Si son visage est vultueux, si ses mains sont brûlantes, si une légèreté moiteur imprègne ses cheveux, si sa physionomie et tout son être, enfin, décèlent une sensation de malaise, c'est que l'enfant a trop chaud, et, dès lors, qu'il est trop vêtu.

Au contraire, la pâleur du visage, les marbrures violâtres qui le teignent, les frissons, le tremblement, tout un je ne sais quoi de gêne et de souffrance sont autant de symptômes décelant que l'enfant a froid. Il faut donc alors le couvrir davantage, mais en ayant bien soin, au retour, d'enlever ses vêtements de sortie.

Enfin, dernière recommandation: il est indispensable que les vêtements soient à la fois amples et souples. La raison en est que les vêtements trop étroits serrent l'enfant outre mesure, entravent les fonctions essentielles de la respiration, de la digestion et de la circulation, par la compression qu'ils exercent sur les organes, enfin, peuvent, par la déviation qu'ils impriment au tronc et aux membres, déterminer des malformations irréparables.

Dr A. G.

Montréal,

Le Récital Renaud

Si, mardi, à la salle Karn, Paderewski eut assisté au récital de notre virtuose, le célèbre maître eut dit, sans doute, en serrant la main d'Emiliano Renaud: "Ah! mon jeune ami, vous venez là de réveiller des harmonies que jadis j'ai fait vibrer sous mes doigts, et que je croy-

ais à jamais endormies, merci, je me repose, mais je vous écoute."

Oui, merci, M. Renaud, de nous avoir fait éprouver dans cette soirée de ces émotions douces et profondes que peuvent seuls produire les artistes de talent transcendant, en rendant avec un art parfait les mélodies sublimes que leurs notes d'argent lancent dans l'espace. On boit à grand verre le nectar qu'ils nous versent, on les écoute ému, ravi et lorsqu'ils ont cessé, nous crions charmés, grisés: "Encore! encore!"

Oui, encore, M. Emiliano Renaud, de cette musique qui traduit, si bien les aspirations, les joies et les douleurs humaines, et bientôt de la vieille Europe, dont vous serez l'hôte dans quelques mois, nous parviendra l'écho de vos triomphes et de vos succès mérités.

ADELE BIBAUD.

Le Palais de la Nouveauté

Les très élégants costumes que Mme Jos. Lamoureux, la directrice de ce salon de Modes, confectionnent en son établissement, sont dignes de la réputation que leur a faite sa nombreuse clientèle.

En effet, les façons, comme les fournitures sont d'un goût indiscutable: originalité comme il faut, nouveauté réelle, étoffes supérieures, la disposition des garnitures on ne peut mieux comprise. La coupe des corsages donne au buste une élégante sveltesse et celle des jupes montées superbement, une désinvolture gracieuse.

Au Palais de la Nouveauté, on est doué de beaucoup de goût et on plaît autant par une simplicité élégante que par des garnitures de choix. Ajoutons que la complaisance est grande et qu'on répond aux demandes et aux renseignements sur les prix avec empressement.

PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
Mme J. LAMOUREUX,
1783 rue Sainte-Catherine,
Montréal.

LE COIN DE FANCHETTE

Les nombreux correspondants qui m'ont posé des questions relativement à la survivance du dauphin Louis XVII, ont lu dans le numéro précédent, l'article de Mme Duclos de Méru qui répond elle-même à toutes les interrogations. Inutile donc pour moi d'y revenir. Mais je serai toujours heureuse de présenter à Mme Duclos tout ce qu'on voudra bien lui soumettre à cet intéressant sujet.

ROSE DES CHAMPS. — L'auteur de ces pensée désire garder le plus strict incognito.

JEAN DE CANADA. — Reçu votre article et vos bons souhaits. Les deux m'ont été fort agréables. Nous sommes, en ce moment, littéralement débordés de manuscrits, au journal, et votre petite étude pourrait tarder à paraître, attendu qu'il faut servir d'abord les premiers arrivés.

IGNORANTE. — Je suis un peu en retard, n'est-ce pas ? Et puis, l'époque du jour de l'an étant depuis longtemps passée, je ne sais si je dois y revenir ? A tout hasard, je vous réponds qu'une visite doit se rendre le plus tôt possible à moins qu'ont n'ait de bonnes raisons pour nous empêcher d'accomplir ce devoir. 2° Il se peut fort bien qu'une dame reçoive une visite masculine destinée à son mari, en l'absence de celui-ci. Alors, elle dira tout naturellement au début de la visite : "Mon mari, absent en ce moment, regrettera de ne pas vous avoir rencontrée", etc., etc., Et l'autre, tout naturellement aussi abrègera sa visite.

PERPÉTUE. — Je ne le soutiendrais pas; cependant, je suis convaincue que vous faites erreur, et que dans aucune église de Québec on fasse payer à la porte la permission de pénétrer dans le saint lieu.

CORNIER. — On dit que l'instruction sans éducation est un fruit sans saveur. L'éducation n'est pas chose si difficile que vous croyez. Elle consiste presque toute dans le "Ne pas faire à autrui".

FRAYA. — Il paraît que la graphologie a, depuis quelques années, fait de tels progrès, qu'elle est mise maintenant au rang des sciences précises ayant ses bases, ses lois, ses méthodes comme toute autre science. J'ai même lu quelque part que les esprits les plus sérieux admettent et utilisent la graphologie. Je vous recommande l'annonce publiée dans notre journal.

SUTTEE. — Les Anglais ont fait beaucoup pour faire disparaître le féroce usage qui voulait, chez les Hindous, que les veuves se fassent brûler sur le bûcher où se consumait le cadavre de leur époux. Cependant, de crainte de grands soulèvements, ils ont dû, plusieurs fois laisser exécuter de tels sacrifices. Cette mort était épouvantable sans doute, mais elle était une apothéose, lui disait-on. Et puis, la survie pour une veuve Hindoue est tellement triste, elle est abreuvée de tant de persécutions, et d'humiliations que plusieurs d'entre-elles délibérément choisissent plutôt la mort. Conçoit-on, cependant, qu'on pût demander à un être fragile et faible une immolation qu'on n'osait exiger de l'homme ?

MATHILDE. — Je reproduis au long votre question, parce qu'elle est intéressante : "Comment expliquer que certaines personnes, lorsqu'elles éprouvent une grande douleur, ressentent en même temps une sorte d'amer plaisir ?" Voilà un point d'interrogation assez difficile à répondre. Il est certain que l'être humain normal préfère la joie d'être heureux tout simplement à la jouissance que peut procurer la douleur. Cependant, une âme d'élite peut

éprouver à la fois ces deux sentiments quand, par exemple, le dévouement en est la cause; il y a aussi la joie du sacrifice et la joie dans la douleur quand celle-ci est le chemin qui conduit à la perfection. Cette consolation donnée par la religion est surtout la récompense des saints et des chrétiens parfaits. Si quelques correspondants ont quelque autre thèse à soutenir sur ce sujet ou sur d'autres, je serai très heureux de publier ici leur opinion.

TOINETTE. — Hypatie était une femme philosophe grecque qui a vécu à Alexandrie, vers le cinquième siècle, après Jésus-Christ. Sa maison était le rendez-vous de tous les savants. Il est vrai qu'elle fut mise en pièces par la populace mais non pas pour les crimes que vous citez. On affirme qu'elle était bonne et pure.

SCYLLA. — Non, Ibsen n'est pas mort.

FRANÇOISE,

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'article intitulé: "Les revendications du Féminisme" que nous publions dans une autre page, et écrit par l'une de nos plus fines comme de nos plus savantes plumes de Montréal.

M. S. M. Barré a fait paraître un nouvel ouvrage scientifique sur le lait. L'auteur représente que sur les 5,000 morts d'enfants que la ville de Montréal enrégistre chaque année, un grand nombre est dû à la mauvaise qualité du lait.

A la fin de son ouvrage, Monsieur Barré donne quelques conseils qui méritent tout notre intérêt.

En vente chez tous les libraires. Prix: 0.25 cents.

Propos d'Etiquette

Q.---Puis-je me permettre de féliciter par lettre un orateur sur son éloquence ?

R.—Oui, mais prenez garde! Les félicitations comme les éloges doivent être discrètes.

D.---Combien de temps doit-il s'écouler entre la réponse et la lettre d'invitation ?

R.—On doit répondre immédiatement à une lettre d'invitation à un diner ou à un euehre. A une invitation de bal on peut attendre vingt-quatre heures, mais ceci n'est pas recommandable, et mieux vaut répondre le plus tôt possible.

D.---Dois-je remercier un jeune homme qui est venu me reconduire chez moi ?

R. — Vous n'avez pas à le remercier s'il vient vous reconduire durant le jour. Mais après la soirée, ce n'est plus un plaisir seulement, il y a quelque mérite et vous devez à votre escorte des remerciements.

D.---Quand on sert la laitue comme entre-mets, la mange-t-on avec une fourchette seulement ?

R. — On la coupe dans son assiette avec son couteau et sa fourchette. On la porte à la bouche au moyen de sa fourchette. 2° Le couteau, si possible doit-être d'argent, parce qu'un couteau à lame d'acier peut donner mauvais goût à la sauce.

LADY ETIQUETTE.

Grand succès remporté par notre brillante artiste, Mlle Victoria Cartier, à l'inauguration de l'orgue de Sainte-Agnès, le 11 février dernier. Il nous a fait plaisir de ré-entendre dans cet artistique récital, notre organiste très chère, et d'applaudir à la savante maîtrise avec laquelle, elle a interprété les œuvres les plus belles comme les plus fortes des classiques de l'art musical. Remerciements aussi pour les "Variations sur les mélodies irlandaises", telles qu'arrangées par Mlle Cartier, et écoutées avec une émotion religieuse par tous ceux auxquels le souvenir de la triste Hibernie a mis dans le cœur un culte pieux.

RECETTES FACILES

PUDDING GLACE. — Un demi litre de lait, un litre de crème douce, un demi litre de sucre granulé, une petite demi-tasse de farine, deux œufs, deux cuillerées de gélatine, une livre de fruits confits et un parfum quelconque. Faites chauffer le lait. Battez la farine, les œufs et une tasse de sucre, ajoutez-les au lait bouillant et faites cuire vingt minutes. Ajoutez alors la gélatine ayant trempé deux heures dans assez d'eau pour la recouvrir. Au refroidissement ajoutez le parfum (vanille ou vin), le sucre restant et la crème. Glacez pendant dix minutes, ajoutez les fruits confits. Sortez la pâte, égalisez le mélange et mettez de côté pendant une heure ou deux. Au moment de servir, plongez le moule dans de l'eau bouillante, démoulez le pudding et arrangez sur un plat en l'entourant d'une muraille de crème fouettée.

POUR DECOUPER A TABLE. — La manière la plus élégante de découper les oies et les canards consiste à détacher la chair de la poitrine et le blanc des ailes en tranches très minces, que l'on nomme aiguillettes. Il faut noter que, pour ces deux volailles, la cuisse est de beaucoup la plus estimée que l'aile.

PLUM-PUDDING GLACE. — Battez six jaunes d'œufs jusqu'à ce qu'ils soient mousseux, ajoutez-y lentement un quart de litre de lait bouillant, ajoutez de la canelle et du sucre; laissez cuire jusqu'à ce que le mélange s'attache à la cuiller, ajoutez alors quatre cuillerées à table de chocolat fondu, un quart de litre de fruits mélangés, finement hachés et la même quantité de crème. Versez dans un moule et faites prendre sur la glace pendant deux heures.

M. Jules Bourbonnière de Montréal, possède une collection unique. C'est celle de tous les articles des journaux touchant l'insurrection des Métis, depuis le 25 mars 1885 jusqu'au 25 mars 1887. Le tout forme un récit détaillé très intéressant.

CONSEILS UTILES

POUR PARFUMER LES GANTS. — Mélez deux gouttes d'extrait d'ambre gris à 15 grammes d'esprit de vin. Trempez-y un linge bien doux et frottez avec la mixture l'intérieur des gants.

POMMADE CONTRE L'ACNE. — Vaseline trois parties en poids, oxyde de zinc une partie, résorine une partie, poudre d'amidon une partie. Amalgamez le tout jusqu'à parfait mélange.

NETTOYAGE DES CHAINES D'OR. — On met la chaîne qu'il s'agit de nettoyer dans une fiole en verre que l'on remplit à moitié d'eau de savon additionnée d'une pincée de carbonate de soude.

On bouche la fiole et on l'agite fortement pendant une minute environ.

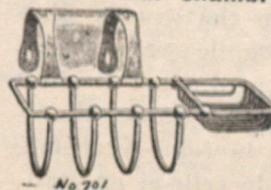
La poussière et les parcelles grasses, en un mot, toutes les impuretés qui encrassent les maillons, sont dissoutes par le savon et la soude, tandis que l'or se polit par son frottement contre le verre.

On termine en rinçant la chaîne à l'eau pure et en l'essuyant avec un linge sec.

Soumise à ce traitement bien simple, la chaîne en or la plus ternie acquiert le brillant de l'or neuf.

Accessoires de Luxe en Nickel

Pour chambre de bains.



Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
6 RUE ST-LAURENT
MONTREAL

DUPRAS & COLAS
ARTISTES-PHOTOGRAPHES

1729 rue Sainte Catherine
Tel. Bell Est 4106. Montréal.

PAGE DES ENFANTS

• Causerie •

Le sujet que Mademoiselle de Linden a abordé aujourd'hui est d'une actualité toute particulière. Vous connaissez tous le roi d'Espagne, Alphonse XIII. L'avenir de ce jeune monarque de dix-neuf ans intéresse tous les pays. Il ne peut manquer de nous intéresser aussi puisqu'il épousera sous peu la nièce du roi Édouard VII. C'est de celle-ci que notre sympathique collaboratrice va vous entretenir.

LA FUTURE REINE D'ESPAGNE

Il est naturel qu'en ce moment tous les yeux sont tournés avec intérêt vers la jeune fille, que le souverain d'Espagne a demandé de partager son trône. La princesse Ena, — ou, pour lui donner tous ses noms et prérogatifs: Victoria-Eugénie-Julie-Ena de Battenberg, est la fille du feu prince Henri de Battenberg (mort à la guerre en 1896), et de Béatrice, princesse de Grande-Bretagne, sœur cadette du roi d'Angleterre. Elle naquit au château de Balmoral, en Écosse, le 24 octobre 1887, donc elle vient d'avoir dix-huit ans. Jusqu'à l'âge de 13 ans, elle vécut toujours, avec la reine Victoria, mais à la mort de celle-ci en 1901, la princesse Henri de Battenberg fut nommée gouvernante de l'île de Wight, "le jardin de l'Angleterre", et depuis lors elle y vécut la plupart de l'année avec sa fille unique, et ses trois fils Alexandre, Maurice et Léopold. La princesse Ena est très intelligente, gaie, affectueuse, et a décidément la beauté du diable, avec son teint de lys et de rose, ses

yeux bleus, le tout encadré d'une auréole de cheveux blonds-dorés. Elle fit son début l'an dernier à un grand bal que sa mère donna au palais de Kensington. Par une coïncidence étrange, le roi d'Espagne assista lui aussi, à cette fête, et dansa à plusieurs reprises avec la débutante de la soirée. Et après..... les jeunes gens se virent beaucoup durant le court séjour d'Alphonse XIII à Londres, et lors de son départ des rivages d'Albion, une correspondance plus ou moins suivie fut échangée entre eux. Pourtant, plusieurs obstacles contrarièrent ce que les Anglais appellent "the course of true love", mais une bonne fée vint en la personne de la marraine d'Ena, (l'impératrice Eugénie), aplanir toutes les difficultés. Elle négocia avec le gouvernement espagnol, et signifia son intention de doter richement sa filleule; celle-ci à son tour, promit de se faire catholique. Ajoutons maintenant quelques mots sur le jeune roi-fiancé. Alphonse XIII naquit en 1886, six mois après la mort de son père, donc il est NE roi. Sa mère, la reine Marie-Christine l'éleva sagement, et on le dit charmant au possible, et avec cela riche de tous les principes nécessaires pour faire un bon roi. Sa sœur, Marie-Thérèse vient d'épouser le prince Ferdinand de Bavière, il n'a plus qu'elle depuis la mort prématurée de son autre sœur, la princesse des Asturies, à l'âge de vingt-quatre ans, et qui a laissé plusieurs enfants en bas-âge.

Au moment où je vous écris, Alphonse et Ena sont l'une à Biarritz, l'autre à San-Sebastien, et jouissent autant que la distance le permet de leur premier rêve d'amour.

Le mariage doit se faire sous peu. Puissent-ils être longtemps heureux, et puisse la princesse Ena, être dans toute l'acception du mot, "heureuse comme une reine..." si el-

les peuvent l'être jamais ces pauvres reines, car tout diadème est criblé d'épines!

CHRISTINE DE LINDEN.

Janvier 1906.

Concours

Comme je vous l'ai annoncé dans le dernier numéro du "Journal de Françoise" le concours d'appréciation littéraire, que je vous ai donné s'ouvre avec le présent numéro.

Afin de donner à toutes et à tous le temps de se procurer "Angéline de Montbrun" dont la dernière édition vient de paraître, et vous permettre d'étudier à fond le sujet, le concours ne sera clôturé que le jour de Pâques.

Il en sera de même de mes neveux et nièces, c'est-à-dire ceux depuis quatorze ans en descendant, qui, eux, je le répète, ne devront pas oublier de donner leur âge au bas de leur composition, qui, sans cette condition, nonobstant la perfection du travail, devra être jetée au panier.

Allons, du courage, mes enfants. Vous avez l'habitude d'en avoir beaucoup quand vous le voulez. La quantité des concurrents ne me fait pas peur non plus qu'au comité qui décidera des prix.

La liste en sera affichée dans votre page jusqu'à la clôture du concours à partir du second numéro de février.

TANTE NINETTE.

La petite Minnie trouve sa robe trop courte et déclare qu'elle en veut une neuve.

—Mais, elle est très bonne cette robe, répond sa mère! elle fera bien encore les beaux jours.

Ah vraiment, maman, tu dis toujours qu'ils sont courts.

PAGE DES ENFANTS

Jeux d'Esprit

ENIGME

D'une plume, d'un pinceau,
Je suis la fine trace ;
Sur une robe, un rideau,
Je trouve aussi ma place.
Comment donc, hardi pêcheur,
Peux-tu bien me prendre,
Et de l'Océan vainqueur,
Au marché me vendre ?

CURIOSITÉ HISTORIQUE

A quelle époque est-il, pour la première fois, fait mention des "Gaulois", et d'où vient ce nom ?

Réponse à Jeux d'Esprit

CHARADE

Mon premier d'un point surmonté,
Est une modeste voyelle.
Mon second, souvent répété,
En chatouillant la vanité
Du chanteur, stimule son zèle.
Mon tout, jadis divinité,
Aux pattes de structure frêle,
En Égypte est encor sculpté,
Sur quelque vénérable stèle.

Réponse. — I-bis.

Ont répondu: Yvonne B., Urgèle Larose, Sans-souci, Hilaire St-Ours, Suzon L'Heureux, Euphronie L'Heureux, Montréal; Alph. Cousin, Antoine, Québec; Josephte Dion, Woonsocket.

LANGUE FRANÇAISE

Peut-on dire d'une rue dans laquelle il passe beaucoup de monde, que c'est une rue passagère ?

Rép. — On dit une rue "passante", passagère signifiant quelque chose qui ne dure pas, qui est là incidemment.

Ont bien répondu :

Josephte Dion, Woonsocket ; Adine Taillefer, Antoinette Desmarais, Antonio Pelletier, Maurice Pilon, Georges Gagnon, Alphonse Bernard, Laura G., Adrienne Lecouvreur.

Variétés

Les Orientaux connaissent les horloges depuis longtemps ; témoin celle que Haroun-al-Raschid envoya à Charlemagne en l'année 807 de l'ère chrétienne. Cependant ils ont encore conservé la coutume de mesurer le temps par la longueur de leur ombre. Demande-t-on l'heure à l'un d'eux, il vous la donne presque exacte, en se plaçant au soleil d'après l'espace qui se trouve occupé par son ombre. C'est une affaire d'observation, voilà tout. On entend les gens du peuple, les ouvriers dire: "Mon ombre est bien lente ; j'attends mon ombre", pour exprimer leur impatience de la voir marquer la fin de la journée de travail. Les paroles du chapitre de Job : "Comme un serviteur soupire après son ombre", prouvent que cette coutume remonte aux époques les plus reculées de l'histoire de l'Asie.

Toto lit un journal et voit l'intitulé d'un article: "Impôts sur les blés durs". Après un instant de mûres réflexions :

—Dis, papa, les blés durs, c'est-il ceux qui servent à faire le pain rassis ?

Henri, cinq ans, apprend le Décalogue dans son catéchisme: "Tu ne dérobera pas".

—Mademoiselle, dit-il à son institutrice, qu'est-ce que dérober ?

Sa petite sœur, Odette, quatre ans :

—C'est de ne pas ôter sa robe.

Bébé a eu un gros caprice. Après avoir épuisé les menaces, sa sœur lui donne un bonbon pour le faire taire. Alors elle dit gravement à celle-ci :

—Tu sais, Nénette, si j'avais été la grande sœur, je ne te l'aurais pas donné le bonbon.

SALON D'OPTIQUE ST DENIS

Une innovation charmante. Salon d'optique contenant, en même temps, un rayon de Parfumerie et d'articles de toilette de New-York et Paris. Rien de plus chic que ce salon. C'est une surprise. Entrez seulement, vous serez ravies, chères lectrices. Demandez le parfum special Mount. Rien de pareil en toute la ville.

P. G. MOUNT, E. PH., Opticien
117 RUE ST-DENIS TEL. BELL E. 4088
Essai de la vue gratis.

N. B. — REPARATIONS EN TOUS GENRES

A LA

PHARMACIE GAGNER

Vous trouverez le plus splendide assortiment de Parfums, Savons de luxe, Eaux de Toilette Cosmétiques, Articles de Fantaisie pour la toilette, etc.

Un cadeau apprécié par les femmes, c'est une jolie bouteille de parfum importé.

Vous ne sauriez mieux faire que de venir voir notre assortiment. Nous sommes toujours heureux de vous montrer nos marchandises, que vous achetiez ou non.

Pharmacie GAGNER

Coin des rues ST-DENIS et STE-CATHERINE

Le Spécifique du Dr MACKAY

CONTRE

L'ALCOOLISME

Employé avec un succès infallible par le gouvernement de la Province de Québec pour la réforme des alcooliques.

Les autorités municipales de Montréal ont reconnu les mérites de cette découverte merveilleuse. Dernièrement, la Commission des Finances a voté un crédit de \$500 pour faire un dépôt de la médecine du Dr Mackay dans tous les postes de police, afin d'empêcher, par une prompt application dans les cas urgents, les décès qui se produisent si fréquemment dans les cellules.

Pas besoin d'internement au Sanatorium: le traitement peut se donner à la maison. Pas besoin non plus de diète spéciale. Tout ce qu'il faut, c'est la volonté du malade de se guérir et de s'abstenir de spiritueux.

Cette médecine est maintenant à la portée de tous, le prix en ayant été réduit. Les effets étonnants qu'elle a produits sur les ivrognes les plus invétérés cités en cour correctionnelle à Québec et à Montréal prouvent que l'alcoolisme est une maladie guérissable.

S'ADRESSER A LA

Leeming Miles Co., Ltd.

288 rue St-Jacques, Montreal.

Seuls agents pour la vente du
SPECIFIQUE du Dr MACKAY
pour la guérison de
L'ALCOOLISME

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

(Suite)

“Je pardonne tout!” Suzan répéta ces trois mots du fond de l'âme, tandis qu'une larme coulait sur ses joues décolorées, larme séchée aussitôt par un baiser d'enfant.

—Maman, pleure plus. Osel va voir papa, dit une petite voix claire.

Et Daisy ajouta aussitôt:

—Madame, nous approchons. Tout là-haut, voilà Orcines et le chalet...

A la montagne, l'air restait encore un peu vil. Les arbres montraient timidement leurs jeunes feuilles, et même leurs bourgeons ; il y avait moins de chant d'oiseaux que de pépiements dans les nids ; et c'étaient des fleurs printanières qui s'épanouissaient au milieu des prés et le long des buissons.

Mais, dans le jardin du docteur Orvanne, très abrité des vents du nord et de l'ouest, il y avait à profusion: lis, roses, chèvre-feuille, jasmin, poussant à la diable au milieu des pelouses non fauchées. Leurs parfums violents entraînaient avec le soleil et la brise par l'unique fenêtre ouverte au chalet des Saules, comme pour mettre une note joyeuse dans la maison attristée.

Seul devant son bureau, Jacques était assis, inactif, en proie à une torpeur douloureuse, dont il lui semblait ne pouvoir jamais sortir. On avait enterré sa mère le matin même, et le souvenir de ses dernières paroles: “Pardon!... Espère!” celui de son agonie, des cérémonies funèbres passaient et repassaient dans son esprit, mêlés à une sensation de vide, d'abandon absolument paralysante.

Où était-il? Il l'ignorait? Vivait-il? Il l'ignorait... Il ne savait qu'u-

ne chose: c'est qu'il souffrait affreusement et qu'il se grisait de sa souffrance.

Une porte, doucement ouverte, lui fit tourner la tête...

Était-ce un rêve?... Une enfant s'approchait à pas menus, très lents, comme indécis. Toute vêtue de blanc, elle avait un grand chapeau de dentelle qui cachait la moitié de son délicat visage...

Jacques croyait voir un lis... un des beaux lis de son jardin qui s'avavançait vers lui...

Soudain, d'un geste impatient, une petite main enleva le chapeau, repoussa les boucles blondes en désordre sur le front, deux grands yeux bleus, un peu étonnés, se fixèrent sur Jacques immobile, muet ; mais, sans crainte, arrivant jusqu'à lui, l'enfant tendit son frais visage aux yeux du docteur:

—C'est Osel, papa, Bise Osel...

Puis, prenant la main de son père, —Viens voir maman. Maman est là...

Il l'avait serrée passionnément sur son cœur ; maintenant, le front incliné, il écoutait :

“Viens voir maman... Maman est là!!”

Tout le passé se levait devant lui avec son infiniment doux et son infiniment triste. Les joies de l'amour partagé, joies si délicieuses qu'il en frissonnait encore de bonheur ; puis les heures décevantes, heures de doute affreux ; les mois d'isolement, de découragement total... Comment oublier tout cela? Comment s'absoudre aussi, lui, d'avoir été si imprudent, si égoïste, si aveugle, si crédule et si faible surtout, si orgueilleux, si absolu dans sa rancune?

—Viens voir maman. Maman est là!!”

Dans sa délicatesse féminine, Suzan avait pensé que Rosel — leur fille! — devait être la colombe de la paix, que cette fleur toute blanche devait être le lien charmant de leur bonheur nouveau...

De leur bonheur!! Pouvaient-ils encore être heureux? De l'arbre brisé par l'orage peut-il pousser des ra-

meaux verdoyants, des boutons pleins de promesses? Oui. Oui, si la foudre, si la Providence plutôt, a épargné une tige vigoureuse.

Et n'était-elle pas là, la tige vigoureuse dans sa fragilité? N'était-il pas là le bouton plein de promesses ?

Jacques releva la tête.

L'enfant attendait, mais des larmes commençaient à briller dans ses prunelles bleues.

—Maman est là, répéta-t-elle...

Tout frémissant, il l'attira à lui.

—Vite, allons voir ta mère, ma petite bien-aimée.

Mais, alors, d'un bond, elle s'échappa, précédant son père avec la vivacité d'une bergeronnette, gazouillant mille riens pour le plaisir de gazouiller.

Jacques la suivait, la regardait, l'écoutait, comme en un rêve très doux dont on craint le réveil, le cœur battant follement sous une joie trop grande.

Il savait, maintenant, où l'enfant le conduisait.

Au fond du jardin se trouvait un bosquet plein de verdure, de fleurs, d'oiseaux: endroit charmant qu'ils préféraient “autrefois” à tout autre. Suzan devait l'attendre là...

Elle l'attendait... Mais, quand elle le vit paraître au détour d'une allée, aussi pâle, aussi changé qu'elle l'était elle-même, quand elle entendit Rosel crier, triomphante:

“Voilà papa!”

Elle s'élança au-devant de lui et tomba, éperdue, dans ses bras, ne pouvant que murmurer, au milieu de ses larmes :

—Je suis venue trop tard!... Mon pauvre Jacques! Mon pauvre ami! Mon pauvre ami!...

C'était l'oubli! C'était la paix ! C'était le renouveau! C'était le bonheur!

XII

Jacques Orvanne revenait de Durtol par le sentier du bois. Derrière un arbre, derrière un autre, derrière un autre encore, on entendait: “Coucou, coucou, coucou!” Et, chaque

fois, le sourire allait, s'accroissant, sur les lèvres du docteur, car il voyait courir une silhouette blanche, menue, qui dévoilait le secret de l'oiseau printanier.

— "Coucou!"

Et du tronc d'un vieux chêne où elle s'était blottie, Rosel s'élança dans les bras de son père.

Dis que tu croyais que c'était un coucou vrai?

Il la serra éperdument contre sa poitrine.

— Un amour de coucou, ma chérie. Un coucou tout jeune qui chante à plein gosier la joie et le bonheur. C'est délicieux! C'est enivrant!

Il jetait ces mots d'une voix vibrante sur le chemin solitaire, tout en couvrant de baisers son enfant : petite chose précieuse que, la séparation, la souffrance lui avaient rendu plus précieuse encore. Enfin, il la posa à terre, lentement, comme à regret.

— Et maman, Rosel? Où est maman?

Une main caressante se glissa sous le bras du docteur.

— "Maman" est là depuis une heure, Monsieur. Vous êtes fort en retard.

Un nouveau sourire entr'ouvrit les lèvres de Jacques.

— Je savais bien que je serais grondé. Mais, vraiment, Suzie, j'ai eu bien à faire. Installer des malades, écrire des lettres pressées, montrer le sanatorium dans ses moindres détails à un jeune médecin de Paris, qui vient seulement de me quitter. J'ai marché vite, mais le trajet paraît long quand on se sent attendu.

— Vraiment? Et si je n'étais pas venue à votre rencontre?

— Si vous n'étiez pas venue, j'aurais marché plus vite encore. Je suis si bien habitué à cueillir chaque jour mes deux fleurs sur la route, que j'aurais craint une fatigue, un malheur, que sais-je? On tremble toujours quand on aime.

Il parlait maintenant d'une voix assourdie, comme s'il redoutait que son amour fût profané en tombant

dans une oreille indiscreète. Suzan le laissa à peine achever.

— "On tremble toujours?" Alors, pourquoi est-ce si délicieux d'aimer... comme nous nous aimons?

Il ne répondit pas, car lui, un chercheur, un psychologue, il ne comprenait pas non plus cet étrange mystère. Et tous les deux, heureux, émus, ils marchèrent un instant en silence, précédés de Rosel, qui, tour à tour, courait après les papillons, ou causait avec une certaine "Dorothée", poupée sans tête, la préférée du moment, on ne savait trop pourquoi.

Nul promeneur dans le sentier suivi par le docteur et sa femme; aucun bruit, sauf des frissonnements de feuilles sous un baiser plus vif de la brise. L'air, très doux, était imprégné d'une odeur de mousse et de menthe aux grappes violettes qui formaient un tapis charmant le long du bois.

— Qu'il fait bon! dit Jacques tout à coup. On se sent vivre dans cette atmosphère très saine... Voyez notre Rosel! elle sautille devant nous avec la vivacité d'une bergeronnette. Le trajet est long, cependant, pour ses petites jambes.

Un soupir vite étouffé souleva la poitrine de Suzan. Depuis trois semaines qu'elle était revenue à Orcines, aucune allusion n'avait été faite concernant l'avenir, soit par elle, soit par son mari, comme s'ils eussent redouté l'un et l'autre l'apparition de la souffrance au milieu du bonheur recouvré.

Mais si la jeune femme n'avait rien dit, elle n'avait cessé de songer, durant ces heures de solitude, à la décision qu'elle devait prendre, au sacrifice qu'elle devait accomplir. Sa piété raffermie, sa nature généreuse, tout la poussait à immoler ses goûts à ceux de Jacques, non seulement avec résignation, mais avec vaillance. Chose étrange! Paris lui inspirait moins de regrets que Pennelière. Elle connaissait trop maintenant son mari, elle savait trop surtout ce qu'elle avait souffert quand elle avait cru le perdre, pour vouloir le lancer de nouveau

avec elle dans une existence et dans une ville qui lui étaient antipathiques. Mais Pennelière les eût éloignés des tristes souvenirs qui surgissaient de partout, malgré eux, à Orcines; Pennelière, intelligemment restauré, pouvait devenir une propriété ravissante et offrir aussi un champ très vaste à l'autorité de Jacques.

— A quoi pensez-vous, Suzan?

La jeune femme tressaillit. Il ne fallait pas que son mari pût deviner le dernier combat qui venait de se livrer en elle, et comme la victoire avait une saveur amère...

— Je pense, dit-elle d'un ton gai, que nous devrions ne pas attendre à l'automne pour nous installer à Durtol. Au premier jour de liberté, emmenez-moi visiter le château; nous le transformerons en un petit paradis. Il me faut, — je suis très exigeante, vous savez? — il me faut une volière et une serre. Une volière, non pas d'oiseaux des champs, des bois: ceux-là, je ne les comprends que volant et chantant éperdument dans l'espace, mais d'oiseaux qui aiment les douceurs et les grilles dorées. Nous en ferons des heureux. Puis, une serre, vaste, charmante, où Rosel jouera, apprendra aussi à aimer les fleurs, à ne pas les mutiler, à ne pas les cueillir, dirai-je même.

Contre l'hiver... des ans

L'hiver de la vie, plus cruel que celui qui, annuellement, vient plonger la nature dans un sommeil momentané, sous une couche de neige et de glace, serait d'une immense tristesse dans ses conséquences si nous n'avions des moyens de le combattre.

La neige qu'il met sur nos têtes sera "fondue" par la CAPILLINE, qui, sans occasionner des névralgies, RECOLORERA LA CHEVELURE en fortifiant la racine.

En vente partout au prix de 50 cents. Dépôt général: La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée, 87 rue Saint-Christophe, Montréal.

me. Une fleur coupée, c'est triste ! Il semble que l'on est cruel, que l'on tue. Ne trouvez-vous pas ?

Le cœur battant à grands coups, Jacques écoutait. Jamais peut-être il n'avait aimé Suzan comme à cette heure, où l'immolation, le dévouement, la tendresse profonde entouraient d'une auréole son front charmant, mettaient des flammes dans ses yeux, un rose plus vif à ses joues, un sourire plus doux sur ses lèvres. Cette fois, elle devenait vraiment "sienne". C'était l'accord parfait... L'enfant un peu frivole qu'il avait épousée se transformait en femme chrétienne et courageuse. Maintenant qu'il connaissait le fond de son cœur, de son âme, il pouvait parler à son tour.

—Eh bien, Jacques, vous ne répondez pas ?

Sous l'ombre douce des vieux chênes, il l'attira à lui.

—Je voudrais pouvoir vous dire que mon amour pour vous vient encore de grandir, mais il y a des choses que l'on ne sait pas exprimer... assez. Lisez en moi, Suzan... Oui, comme vous, je crois qu'il faut, avant l'automne, installer notre nid, un nid charmant... Vraiment, vous ne regretterez pas Paris, mon aimée ?

Elle secoua la tête, et murmura, très sincère :

—Non, "vraiment". Avec vous et Rosel, je serai heureuse partout.

—Eh bien, nous laissons Paris. J'y serais heureux aussi, Suzan. Mais l'air m'y manque, et la foule me fatigue. Ne vous ai-je pas dit, autrefois, que vous épousiez un sauvageon ? Nous irons donc à Pennelière...

Suzan voulut l'interrompre; doucement, il lui mit la main sur les lèvres.

—C'est chose voulue, décidée, je puis ajouter : "Signée" ; le sanatorium passe au jeune médecin que j'ai reçu aujourd'hui. Si vous rêvez une volière, et une serre à Durtol, je rêve un immense sanatorium à Pennelière. Nous y recevrons des riches, nous y accueillerons des pauvres, beaucoup de pauvres minés par le

labeur et la souffrance morale... Je désire qu'au moins une aile des bâtiments soit construite avant la mauvaise saison. Si vous le voulez, Suzan, nous partirons dans huit jours... C'est à Pennelière que nous nous sommes aimés, c'est là, aussi, que nous nous ferons aimer. L'amour, le travail, la charité planeront sur notre demeure... Allons, ma chérie, ne pleurez pas: l'avenir s'annonce si doux, si beau!...

Elle balbutia:

—Mais l'Auvergne, Jacques ? Les montagnes?...

—J'aurai la brise salée de la mer, j'aurai l'immensité des flots... J'aurai, surtout, tout ce qui peut remplir un cœur d'homme de joie et de fierté... Je ne regrette rien, ma Suzan.

Et jamais elle ne soupçonna le sacrifice immense qu'il avait fait, par amour pour elle, en quittant pour toujours "le pays".

Fin.

M. AIGUEPERSE.

En Glanant

DIAMANTS ET IMITATION

Voulez-vous savoir si un diamant est véritable ?

Un expert n'est point pour cela nécessaire.

L'épreuve est facile à faire, même pour les moins connaisseurs.

Sur un morceau de papier, faites un point au crayon.

Regardez le point à travers le diamant. Si vous ne voyez qu'un point, le diamant est véritable. Mais si la marque s'irradie en une ou plusieurs lignes ou si vous voyez plusieurs points, faites-en votre deuil : vous avez un faux diamant !

LE BENITIER DE Mlle DE LA VALLIERE

Il paraît qu'il existe, en l'église de St-Louis en l'Ile, un bénitier ayant appartenu à Mlle de La Val-

lière que le récent opéra-comique: La Carmélite, remet en lumière.

Sur un des piliers de ce bénitier on peut lire: Bénitier de la sœur Louise de la Miséricorde, qui est le nom de Mlle de La Vallière, en religion.

Il avait été jadis placé dans la petite chapelle du couvent des Feuillantes, il a été sauvé de la destruction par l'abbé Bossuet, cure de St-Louis-en-l'Ile qui était un descendant de la famille du grand prédicateur. Collectionneur émérite, l'abbé Bossuet avait fait de la petite église de St-Louis-en-l'Ile une des plus riches de Paris, en tableaux de maîtres, et en objets du culte d'une réelle valeur artistique.

Assurance de la Femme

Nous ne cessons de répéter que la femme doit s'assurer plus encore en Amérique que partout ailleurs.

Nous sommes fiers de constater que dans notre pays, la femme ne reste pas inactive, et prend sa large part du soin d'entretenir la famille. Nos jeunes filles peuvent vivre de leur travail, de la façon la plus honorable. Pourquoi ne pas songer un peu plus à la terrible, mais, hélas, bien réelle perspective de la mort ? Pourquoi ne pas chercher à atténuer dans la mesure du possible les conséquences d'une disparition peut-être prochaine ? Vous toutes qui lisez ces lignes, Mesdames, n'attendez pas à demain pour mettre à exécution un projet aussi sage, assurez-vous de suite, venez consulter aujourd'hui même la Sauvegarde, ou écrivez-lui pour avoir des renseignements.

Nous avons plusieurs combinaisons avantageuses à vous offrir, et toujours proportionnées à votre position et à vos besoins.

Nous sommes à votre disposition, 7 Place d'Armes. Tél. Main 4033.

JEAN DESHAYES, Graphologue
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga

PUNDE & BOEHM
Coiffeurs, Perruquiers
et Parfumeurs
2365 STE-CATHERINE Ouest
près de la rue Peel, MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.

Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers.